

Nouvelle Flûte Enchantée à Sanxay

✖ **SANXAY, soirées lyriques, les 10,12 et 14 août. MOZART : La Flûte Enchantée.** Voilà 18 ans que le site historique et patrimonial de Sanxay n'avait pas accueilli un ouvrage de Mozart. Dans le Théâtre antique (gallo-romain) de Sanxay (86), la nouvelle production implique toutes les équipes artistiques afin de proposer une approche féerique et dramatique du dernier ouvrage du divin Wolfgang, **La Flûte enchantée**, ... à la fois rite initiatique (et maçonnique) et drame populaire (chanté en allemand), composé en **1791**, simultanément au seria, *La Clémence de Titus*. Le dernier Mozart, qui meurt quelques jours après la première de La Flûte, réalise ici en un équilibre des genres parfait, le modèle d'un opéra à la fois tragique et comique, fantastique et poétique, philosophique et fabuleux, soit un sommet d'invention entre populaire et savant. **En somme une œuvre idéale.**

Il est difficile de réussir dans tous les genres, or l'ouvrage les réunit et les sublime tous. Tout en croisant la destinée de plusieurs protagonistes, le compositeur et son librettiste Shikaneder parviennent à rendre clair et limpide une action pourtant riche, à la croisée des lectures. Le couple amoureux, bientôt unis, doit vaincre le théâtre des illusions, où les acteurs ne sont pas ce qu'ils paraissent : à travers les rencontres et les épreuves qu'il est appelé à surmonter, le prince Tamino auquel il est remis une flûte protectrice, « enchantée » (l'arme d'Hermès, guide, passeur, musicien), saura vaincre sa peur, trouver qui il est, distinguer la manipulation et la sincérité. Qui dit la vérité ? La Reine de la Nuit ou le grand prêtre, souverain en son temple ? Parcours d'une rare profondeur énigmatique, mais d'une grâce poétique accomplie, La Flûte enchantée sait séduire les spectateurs, petits et grands, par sa grande justesse émotionnelle : quand Pamina se lamente, recueillie prête à mourir, quand sa mère

la Reine de la nuit ordonne, invective, manipule, quand Sarastro paraît en père la morale, à la fois autoritaire mais juste... qui croire ? car chacun fascine, convainc, trouble... Et la musique de Mozart renforce l'intensité des apparitions comme l'ivresse des intentions.

C'est pourquoi la partition fascine toujours le public, les plus jeunes comme les plus connaisseurs. Sanxay entend relever le défi d'un ouvrage d'une subtilité souvent bouleversante car chaque profil dramatique y porte une épaisseur qu'il ne faut ni schématiser ni escamoter.

✖ **MOZART à Sanxay...** Pour se faire, le metteur en scène Stefano Viziolo (chef de chœur permanent à l'Opéra de Monte-Carlo) invite une troupe de 15 danseurs cambodgiens à se produire aux côtés des chanteurs lyriques : vision extrême orientale qui devrait encore enrichir la séduction de l'opéra, l'un des plus oniriques de l'histoire du genre. Le directeur artistique Christophe Blugéon regroupe dans les rôles solistes plusieurs tempéraments prometteurs dont Christina Poulitsi (la Reine de la nuit ; à l'affiche de l'Opéra-Comique après Sanxay), Tatiana Lisnic (Pamina : ex Liu dans Turandot en 2015), Paolo Fanale (Tamino), Giorgio Caoduro (Papageno), Mélanie Boisvert (Papagena)... sous la direction du chef canadien Eric Hull. Nouvelle production événement.



**SANXAY, soirées lyriques, les 10,12 et 14 août. MOZART : La
Flûte Enchantée
Nouvelle production
Jeudi 10 août 2017**

Informations
Réservations

**Samedi 12 août 2017
Lundi 14 août 2017, à 21h30**

Information, réservations

Tarifs

– Chaise orchestre centrale : 73€ en placement libre, 66€ en tarif réduit et 37€ en tarif jeune (moins de 25 ans). Rajouter 12€ pour une place numérotée. □- Chaise orchestre latérale : 58€ en placement libre, 53€ en tarif réduit et 29€ en tarif jeune (moins de 25 ans). Rajouter 12€ pour une place numérotée.

Les gradins : 54€ en placement libre, 49€ en tarif réduit et 27€ en tarif jeune (moins de 25 ans). Rajouter 12€ pour une

place numérotée. □- « Promenoir » gazon (gradins naturels sur
herbe en haut du théâtre) : tarif unique à 19 €.

Points de vente

- Site internet operasanxay.fr,
 - Réseau Fnac et Ticketmaster,
 - Bureau des réservations : 05 49 44 95 38
 - billetterie@operasanxay.fr
-

Distribution complète de La Flûte enchantée / Sanjay 2017 :

Metteur en scène : Stefano Vizioli

Scénographe : Keiko Shiraishi

Création lumières : Nevio Cavina

Création costumes : Sébastien Maria-Clergerie

Tamino : Paolo Fanale

Pamina : Tatiana Lisnic

Papageno : Giorgio Caoduro

La Reine de la Nuit : Christina Poulitsi

Sarastro : Ievgen Orlov

1ère Dame : Andreea Soare

2ème Dame : Aline Martin

3ème Dame : Svetlana Lifar

Monostatos : Rodolphe Briand

L'Orateur : Balint Szabo

Papagena : Mélanie Boisvert

Premier prêtre : Balint Szabo

Deuxième prêtre : Yu Shao

Premier homme en armure : Yu Shao

Deuxième homme en armure : Balint Szabo

3 Garçons : Solistes Knabenchores der Chorakademie Dortmund

Danseurs : AMRITA Performing arts

Orchestre et chœur des Soirées Lyriques de Sanxay

Direction musicale : Eric Hull

Chef de chœur : Stefano Visconti

Danseurs : AMRITA Performing arts

Orchestre et chœur des Soirées Lyriques de Sanxay

Direction musicale : Eric Hull

Chef de chœur : Stefano Visconti



COMPRENDRE L'EXCEPTION SANXAY dans le paysage lyrique français : Que se passe-t-il dans le théâtre antique gallo romain à l'acoustique exceptionnelle, qu'y vit le festivalier chaque été, qu'il soit amateur ou curieux d'opéra, voire néophyte ? [ENTRETIEN avec Christophe](#)

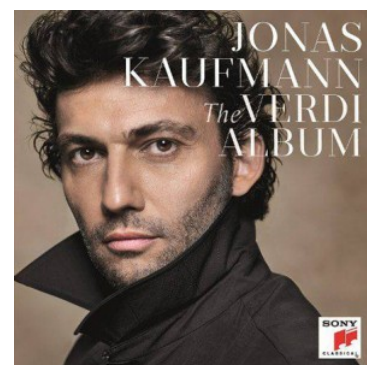
[Blugeon, directeur artistique des soirées lyriques de Sanxay \(86\)](#)

Compte rendu critique, opéra. Londres, ROH, le 21 juin 2017. VERDI : Otello par Jonas Kaufmann. Pappano / Warner

Compte rendu critique, opéra. Londres, ROH, le 21 juin 2017. VERDI : Otello par Jonas Kaufmann. Pappano / Warner. Les défis d'Otello. Du studio à la scène, le ténor Kaufmann confirme qu'il est et demeure une valeur sûre ; la promesse et la réalisation d'un chant maîtrisé, malgré une retraite récente obligée (vite surmontée – [LIRE notre dépêche « grosse fatigue pour Jonas Kaufmann, octobre 2016](#)).



Hier en studio (chez Sony, enregistré en mars 2013, puis publié en octobre 2013), l'interprète, vicissitudes du planning oblige, aura attendu un peu plus de 4 années pour incarner sur la scène, affres et vertiges brûlants de la possession shakespearienne, proposant en ce mois de juin 2017, son premier Otello scénique. Le disque Sony (à l'époque, sobrement intitulé « The Verdi album » avait été élu CLIC de CLASSIQUENEWS, récompense suprême, soulignait alors (dès mars 2013) l'intelligence du chanteur dans l'interprétation d'un rôle parmi les plus complexes du répertoire.



Rien n'est laissé au hasard dans la carrière du plus grand ténor actuel, capable de convaincre chez Wagner comme à présent chez Verdi. Les qualités requises pour réussir le personnage d'Otello de Verdi sont aussi diverses que redoutables (en cela Verdi s'est hissé à la hauteur du génie

Shakespearien, comme avant lui Berlioz tout autant passionné, inspiré par la lyre poétique du poète baroque britannique) : aigus claironnants comme le soupçon grandissant ; affûtés comme le poignard, mais aussi couleur sombre de la folie naissante et dévorante, de plus en obsessionnelle jusqu'aux pulsions criminelles qui conduisent le Maure pourtant favori de la Fortune, à assassiner sa propre épouse, Desdémone (à Londres, **Maria Agresta**, honnête et efficace sans être d'une émotivité mémorable). Si l'emprise du serpent Iago (**Marco Vratogna** plutôt brut et linéaire, qui remplace Ludovic Tézier souffrant) est évident, c'est essentiellement l'esprit instable d'Otello lui-même qui donne matière à cette course à l'abîme. Trop faible et pourtant guerrier de valeur, la volonté et l'équilibre psychique d'Otello s'effondrent face à l'amour ; ici en rien force d'épanouissement ou de plénitude extatique ; plutôt foyer d'une sourde et douloureuse puis tragique impuissance. Hier Jon Vickers et son timbre de loup halluciné, puis récemment le baryténor Plácido Domingo, au génie linguistique irrésistible ont marqué la caractérisation du rôle verdien. Son métal sombre, rauque de félin crépusculaire, dernièrement éprouvé (ce qui lui a causé un repos obligé et l'annulation de plusieurs engagements) vaut aujourd'hui au ténor Jonas Kaufmann, un retour raisonné, plutôt convaincant et de présenter toutes les aptitudes pour incarner Otello : un rôle autant vocal que dramatique. Car ici le chanteur est acteur.

DU DISQUE A LA SCENE...

L'Otello félin de Jonas Kaufmann

Son médium large mais timbré a fait la réussite de ses Wagner antérieurs: Lohengrin, Parsifal et aussi Sigmund (La Walkyrie), ce dernier rôle, trop injustement mis de côté au profit des autres mais d'une profondeur inouïe (sous la direction de Claudio Abbado, pour le disque). Jonas Kaufmann comme ses illustres devanciers, sait faire jaillir d'un rôle, une vérité souterraine irrésistible, touchante, proche, troublante.

Au Royal Opera House de Londres (ROH), le ténor munichois s'est montré à la hauteur de ce formidable pari. Du victorieux « Esultate » initial qui impose la figure du général débarquant en pleine tempête à Chypre, à l'extatique duo amoureux (I) : « Già nella notte densa », Kaufmann affirme un chant intense et noble. De plus en intérieur, il éclaire la possession du Maure par le poison du soupçon instillé par Iago au II (« Ora per sempre addio ») : le jeune et beau capitaine Cassio (tendre et lumineux Frédéric Antoun) qu'Otello d'abord protecteur a destitué, courtise Desdémone ; d'ailleurs, le rival possède déjà le mouchoir brodé de la jeune traîtresse. Peu à peu le feu de la tempête qui a accompagné le débarquement du général se meut en torrent de haine et de jalousie ; tempête naturelle, tempête psychique.

Au III, comme embué par ses propres démons soudainement réveillés, Otello / Kaufmann humilie son épouse alors que le ballet (version 1894) indique les artifices de la politique : des ambassadeurs vénitiens représentent le Doge qui rappelle Otello et l'invite à rejoindre Venise... Mais le guerrier frappe publiquement Desdémone.

Enfin c'est l'acte IV, celui du crime : Iago grand manipulateur a obtenu de sa victime Otello, totalement soumis, d'étrangler la traîtresse sur la couche de l'adultère (supposé)... d'une simplicité économe, mais habité par l'illusion fatidique qui inféode le personnage, Kaufmann commet l'irréparable en un naturel théâtral d'une irrésistible progression ; le réveil après avoir tué son épouse dont il comprend qu'elle était innocente, révèle l'horreur de la situation ; il faut un chant dépouillé, franc, direct, d'une

ampleur ciselée pour réussir la vraisemblance d'une telle séquence. Kaufmann récidive sur scène ce qu'il avait réussi dans son album discographique édité chez Sony : à l'intelligence du diseur, répond la sobre expressivité de l'acteur, d'une intériorité maîtrisée ; l'acteur rejoint l'acteur et sa sincérité nous touche derechef.

En deça de l'intelligence du ténor vedette, la mise en scène de Keith Warner élude et simplifie, ciblant certes l'explicite, au détriment souvent de l'ambivalence et du réel trouble qui tiraille les personnages.

Quant à la direction d'**Antonio Pappano**, la lisibilité de la ligne tragique qui enferme peu à peu Otello dans l'aveuglement et la folie sous l'emprise obsessionnelle de Iago, est toujours détectable mais le chef comme un volcan systématique, assène des accoups orchestraux disproportionnés, dont la véhémence soulignée finit par être hors sujet : plus de nuances murmurées, de raffinement intérieur eussent été profitables (le tempête réelle et symbolique ne résonne véritablement qu'au début, même si tout l'opéra en est le prolongement progressif jusqu'à son terme sacrificiel); pourtant le temps musical rejoint le temps dramatique : chant et action doivent fusionner avec ce réalisme insidieux et subtil, superlatif (conçu par Boito librettiste de son aîné Verdi), portant davantage la partie d'Otello dont Kaufmann fait un félin blessé, un homme détruit dès le début, qui malgré son formidable cri de guerre, déchirant la tempête d'ouverture, porte en lui des démons qui ne demandaient qu'à être tirés du sommeil. Ne reste désormais plus qu'un sommet à gravir pour le ténor munichois : le rôle de Tristan de Wagner.

Pour tous ceux qui ne peuvent se rendre à Londres, pour l'applaudir dans Otello, les salles de cinéma diffusent en direct la session du 28 juin prochain. Incontournable : ténor, orchestre et chefs pourraient bien encore se bonifier.

LIRE aussi notre dépêche : « le premier Otello de Jonas Kaufmann, du studio à la scène » : <http://www.classiquenews.com/le-premier-otello-de-jonas-kaufmann/>

LIRE aussi notre [critique développée du cd The Verdi Album par Jonas Kaufmann](#), où dès octobre 2015, le ténor munichois affirmait une compréhension très subtile du rôle verdien, – enregistrement de mars 2013

Illustration : photo de Jonas Kaufmann / Otello, Londres juin 2017 ROH London © C Ashmore

Compte-rendu, opéra. Lyon, Opéra de Lyon, le 22 juin 2017. Donizetti : Viva la Mamma ! Lorenzo Viotti /

Laurent Pelly.

Compte-rendu, opéra. Lyon, Opéra de Lyon, le 22 juin 2017.
Donizetti : Viva la Mamma ! Lorenzo Viotti / Laurent Pelly.
Le comique irrésistible d'une satire féroce des chanteurs et de l'opéra seria, pour une nouvelle production signée Laurent Pelly. Distribution idéale, avec un formidable Laurent Naouri dans le rôle travesti de Mamma Agata, et une belle brochette d'interprètes plus talentueux et motivés les uns que les autres.



**Les injures de Mamma Agata,
ou « Remboursez ! »**

Bien avant que le XXe n'invente l'œuvre ouverte, où l'interprète organise son propos à partir d'éléments fournis par le compositeur, la farsa, sans autre ambition que l'efficacité pragmatique, avait adopté ce concept. La partition, sommaire, autorisait l'organisation des numéros, l'ajout d'airs empruntés à d'autres ouvrages, sans compter les dialogues ou récitatifs ad libitum. Viva la Mamma illustre cette veine, radicalement comique, que Donizetti avait déjà exploitée dès ses débuts. Outre l'ouverture, trois airs tirés d'autres de ses œuvres enrichiront la partition que Lorenzo Viotti et Laurent Pelly nous offrent. Témoin du succès de l'ouvrage, **Berlioz écrivait** : « *Au Théâtre del Fondo, on joue l'opera buffa, avec une verve, un feu, un brio, dont j'ai été enchanté. On y représentait, pendant mon séjour, une farce de Donizetti, Les Convenances et Inconvenances du théâtre. C'est un tissu de lieux communs, un pillage continuel de Rossini, mais la partition est très bien arrangée sur le libretto et m'a fort divertie.* » (Critique musicale I, 1823-1834, p.83)

On répète un opera seria. D'un côté l'impresario, le compositeur et le librettiste, toujours actifs, qui cherchent à canaliser les passions et rivalités entre les quatre chanteurs de la distribution. Deux divas, l'une soutenue par le mari, ténor d'occasion, et l'autre par sa mère, Mamma Agata chantée par une basse ; le ténor titulaire, d'origine germanique et qui déforme l'italien, et Pippetto, rôle travesti dans le sens inverse. Les rivalités sont telles que les démissions se multiplient, qui permettent au mari de se substituer au ténor, et à Mamma Agata à la prima donna. L'action rebondit en permanence, et le directeur doit annuler la représentation, alors que le public, impatient, commence à s'énerver. Les chanteurs prennent le parti de fuir discrètement leurs créanciers, sans rembourser les avances déjà réglées.

Le livret de Gilardoni, tiré d'une comédie de Sografi, offre toutes les combinaisons possibles pour renouveler les ressorts

de l'action. La verve et l'inspiration mélodique du meilleur Donizetti, où la vocalité rossinienne est le plus souvent perceptible, ne sont jamais prises en défaut, tout comme son sens du théâtre.

Laurent Pelly, serviteur attentionné de Donizetti, qu'il fréquente régulièrement, nous propose un décor unique et double tout à la fois. Le rideau s'ouvre sur l'intérieur d'un ancien théâtre à l'italienne où les parpaings ont remplacé le rideau de scène, puisque c'est maintenant un parking où stationnent plusieurs voitures, on entend la rumeur du supermarché attenant. Une jeune femme quitte son véhicule non sans avoir vidé son coffre de nombreux achats. Au second acte, le théâtre a retrouvé sa splendeur d'antan. La dernière scène explicitera ce choix judicieux. Les costumes de ville, réalistes et contemporains dans la première partie, vont s'enrichir des atours baroques de la Prima donna, comme de la seconde et de Procolo, pour la répétition qui succède. Tous sont en parfaite harmonie avec les personnages et les situations. Les éclairages sont subtils et servent fort bien cette action endiablée qui nous tient deux heures en haleine, partagés entre l'éclat de rire et le sourire. Réglée au millimètre, la direction d'acteur relève du métier comme de la prouesse : les gestes, les mimiques, les déplacements chorégraphiés, bien qu'extrêmement fouillés, paraissent d'un naturel étonnant.

La magistrale réussite de cette production est l'aboutissement du travail d'une équipe dont l'entente et les motivations sont manifestes. « **Construire l'opéra avec le metteur en scène, c'est là le défi** » (L. Viotti). Faire rire, sourire durant deux heures, sans répit, nécessite un vrai travail de création. La recherche collective et approfondie sur la partition a autorisé une approche inventive et respectueuse. Ainsi, la direction d'acteur pour l'octuor du premier acte, où chacun chante quelque chose de différent ; ainsi le recours

au piano-forte sur scène, avec tuilage de l'orchestre, pour accompagner les répétitions, à la faveur des talents pianistiques de **Pietro di Bianco** ; ainsi la suppression de quelques mesures d'accompagnement d'orchestre du dernier grand ensemble pour donner toute sa force à l'expression vocale a cappella... La fraîcheur de l'inspiration, la légèreté de la réalisation nous valent une musique qui pétille, galope, légère comme prétentieuse, dans la parodie de l'opera seria. **Patrizia Ciofi**, familière des premiers rôles, est aussi l'antithèse de la diva, humble, discrète et perfectionniste. C'est une gageure, un formidable défi de lui demander cette caricature, à la fois dans le jeu dramatique, et dans toute la palette des techniques pyrotechniques chères aux belcantistes. Sa réussite est magistrale. Les aigus de parade, les coloratures virtuoses, les ornements, le panache comme le clinquant ostentatoire, la futilité, tout est là : elle campe à merveille cette diva désinvolte, hautaine, d'un orgueil sans pareil. Superbe interprète donc, dont la personnalité écrase sa rivale, dominée par celle de Mamma Agata. **Clara Meloni**, au timbre séduisant, déploie une voix agile qui sait se faire impérieuse comme plaintive. Tel est le cas du bel air de bravoure, ajouté au second acte, où elle est accompagnée par le chant du violoncelle. **Laurent Naouri** a-t-il jamais été meilleur ? On peut en douter tant l'emploi de basse bouffe lui convient à merveille. La Mamma Agata qu'il incarne est extraordinaire de vérité et d'abattage. Passée la surprise – attendue – de cette mère possessive dotée d'une riche et impérieuse voix de basse, on l'écoute après qu'elle se soit portée volontaire pour remplacer Pippetto (travesti) lorsqu'elle fait la démonstration de ses talents, en duo avec le ténor. Le falsetto est puissant, juste, avec des phrasés exemplaires. La parodie de l'air de Desdemona (de l'Otello de Rossini) « Assisa a piè d'un sacco » est un morceau d'anthologie. Notre truculente Mamma a le génie de la comédie.

Deux ténors, le professionnel « primo tenore », et l'amateur, mari soumis et entiché de la prima donna, qui remplacera le premier après son départ inopiné. Ce dernier est

Enea Scala, voix solide et bien timbrée dont l'accent allemand est la principale source de comique. **Charles Rice** est Procolo.

L'émission est claire, fraîche, naturelle, le style comme la diction et le jeu sont irréprochables. Son air de bravoure de Romile ed Ersilio (l'opera seria en répétition) comme le récitatif de Romulus sacrificateur (« Vergine sventurata ») sont d'une cocasserie singulière. Le poète et le compositeur, voulus davantage acteurs que chanteurs par Donizzetti, sont les fils conducteurs de l'action. **Enrique Martínez-Castignani** nous vaut un librettiste de belle pointure, toujours crédible et le compositeur de Pietro di Bianco excelle dans son emploi, vocal, dramatique et pianistique puisqu'il dirige effectivement la répétition du piano, en authentique chef de chant.

On ne peut que féliciter le chœur d'hommes, qui intervient très fréquemment et dont la mise en scène fait un acteur à part entière. **Lorenzo Viotti**, jeune chef déjà très expérimenté, galvanise son orchestre dès l'ouverture. Son attention au chant comme à l'orchestre, la dynamique, la précision qu'il impose, sa parfaite connaissance de ce répertoire en font le maître d'ouvrage de la soirée. Soulignons sa capacité à conduire avec brio le crescendo-accelerando cher à Rossini, et à jouer sur tous les paramètres pour atteindre cette jubilation contagieuse, qu'il sait colorer d'émotion, de sensibilité. **A l'affiche de l'Opéra de Lyon jusqu'au 8 juillet 2017.**

Compte-rendu, opéra. Lyon, Opéra de Lyon, le 22 juin 2017.
Donizetti : Viva la Mamma ! Patrizia Ciofi (Daria), Charles Rice (Procolo), Clara Meloni (Luigia), Laurent Naouri (Mamma Agata), Enea Scala (Guglielmo), Pietro di Bianco (Biscroma), Enric Martinez-Castignani (Cesare), Katherine Aitken (Pippetto), Orchestre et chœurs de l'Opéra de Lyon, direction musicale, Lorenzo Viotti / mise en scène, Laurent Pelly.
Illustrations : © Stofleth

TOP 5 CD : 5 CD » CLIC » de CLASSIQUENEWS, juin 2017

TOP 5 cd : les CLICS de CLASSIQUENEWS de juin 2017.

Chaque mois, la Rédaction de CLASSIQUENEWS se réunit et élit le palmarès des **cd à écouter de toute urgence**. Récitals, programmes symphoniques, opéras, musique de chambre, et même (en ce mois de juin 2017), B0 de films... voici les 5 titres à connaître sans tarder... pour vos écoutes de l'été 2017, voici nos 5 musiques pour la plage et le soleil.



5 cd hors normes, éblouissants à écouter en urgence : 5 titres CLIC de CLASSIQUENEWS

les heureux élus sont :

- 1 – STRAUSS par Gergiev
- 2 – BRAHMS par Herreweghe
- 3 – BO du film ALIEN COVENANT
- 4 – OTTONE par Cencic / Petrou
- 5 – Coffret TELEMANN édité par RICERCAR

1. CD, critique, compte rendu. R. STRAUSS : Don Juan, Ein Heldenleben (Valery Gergiev, 1cd Müncher Philharmoniker, septembre 2016):

CD, critique, compte rendu. R. STRAUSS : Don Juan, Ein Heldenleben (Valery Gergiev, 1cd Müncher Philharmoniker, septembre 2016). Le trait incisif et nerveux jusqu'à l'ivresse sonore se déploie avec une réelle élégance dans un DON JUAN (1889-1890), éveillé, palpitant, d'une frénésie qui n'oublie pas de



ciseler et préciser la caresse de chaque timbre instrumental. D'autant que le grand Strauss magicien conteur sait son métier d'orchestrateur : l'opulence, le chromatisme, le scintillement permanent de la palette orchestral (proche à la fois de Salomé et de La Femme sans ombre), dessine ici dans la suite de Lenau, un séducteur en extase crépusculaire. La frénésie et la fièvre qu'apporte le chef saisissent et captivent dans une fresque endiablée et vénéneuse simultanément à son grand fracas moiré et rutilant : tout se cabre et sait aussi ondoyer en un geste versatile, changeant, caméléon, comme Strauss qui âgé de 24 ans à peine, s'impose par une hypersensibilité magique ; capable de synthétiser l'élan du désir et l'amère désillusion que son trop plein fait immanquablement surgir. Réussite totale car Gergiev se montre félin autant qu'amoureux, caressant et désespéré, entier, radical, définitif : désir, possession, désespoir. Plus grand est la convulsion du désir, plus amère et vomitoire le dégoût qui naît aussitôt. [En LIRE +](#)

2. CD, compte rendu critique. BRAHMS : Symphonie n°4 (2015), Alt-Rhapsodie (2011), Orchestre des Champs-Élysées. Philippe Herreweghe (1 cd PHI, 2015):

CD, compte rendu critique. CLIC DE CLASSIQUENEWS d'avril  2017. JOHANNES BRAHMS : Symphonie n°4 (2015), Alt-Rhapsodie (2011) – Schicksalslied. Ann Hallenberg, Collegium Vocale Gent, Orchestre des Champs-Élysées. Philippe Herreweghe, direction. 25 ans que l'Orchestre des champs-Élysees défend les vertus sonores, esthétiques, pédagogiques des instruments anciens: les apports en sont multiples dans la précision et la caractérisation des timbres plutôt que le volume ; dans l'acuité renforcée du geste expressif aussi car bien sûr il ne suffit pas de jouer sur des cordes en boyau pour sublimer une partition. Il faut évidemment soigner (aussi, surtout) sa

technique (jeu d'archet, etc...), ou aiguïser son style. Mais ici si l'auditeur et l'instrumentiste gagnent une intensité poétique décuplée, l'exigence de précision et d'articulation compensent la netteté souvent incisive du trait et de chaque accent. Autant de bénéfices qui replacent le jeu et l'interprétation au cœur de la démarche... De ce point de vu, 25 ans après sa création, l'OCE porté par la direction affûtée, précise de son chef fondateur, Philippe Herreweghe, affirme une santé régénératrice absolument captivante, dépoussiérant des œuvres que l'on pensait connaître. [EN LIRE +](#)

3. CD annonce. B0 du film « Alien : Covenant » de Ridley Scott (musique de Jed Kurzel, 1 cd Milan music, à paraître en mai 2017):

CD annonce. B0 du film « Alien : Covenant » de Ridley Scott (musique de Jed Kurzel, 1 cd Milan music, à paraître en mai 2017). Label de Max Richter (son dernier album « *Max Richter's out of the dark room* » est paru en avril 2017), **Milan music** édite la bande originale du prochain volet de la saga cinématographique ALIEN. Les dents les



mieux acérées de l'espace sont ainsi de retour. Parce qu'il n'a jamais existé une atmosphère aussi anxiogène à l'écran que le premier film originel, renouvelant totalement l'écriture de la science fiction et du fantastique au cinéma, CLASSIQUENEWS fera paraître sa critique complète de l'album du nouveau volet d'Alien, signé Ridley Scott, comme le dernier (excellent), « Prométhée » (2012). Le 6^e épisode de la saga Alien, « ALIEN : COVENANT », sort en mai 2017. Le film regroupe les acteurs Michael Fassbender et Katherine Waterston, piégés au bout du cosmos, sur une planète illusoire qu'ils pensaient être

paradisique. [EN LIRE +](#)

4. CD événement, annonce, cycle Haendel. OTTONE de HANDEL / HAENDEL par CENCIC & Hallenberg (Decca)

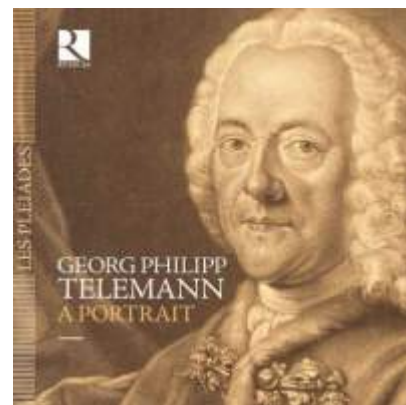


CD, cycle Haendel. HANDEL / HAENDEL par CENCIC. Après Arminio (Handel), Siroe (Hasse) et un recueil récent dédié aux Arie napolitane, Max Emanuel Cencic ressuscite une nouvelle perle lyrique de Haendel : OTTONE. Désormais bien implanté à Londres, pour la saison 1722-1723 de l'Opéra du Roi (King's Theatre de Haymarket), Haendel opère une

nouvelle offre lyrique, avec un nouveau librettiste Nicolas Haym. Deux joyaux voient ainsi le jour Ottone et Flavio. Ottone, fils du roi Henri l'Oiseleur, souverain de Francie orientale, incarne la grandeur d'un destin impériale au Xè siècle, offrant à l'histoire germanique, une épopée et une figure de légende. Le héros incarne la superbe et le courage politique. [EN LIRE +](#)

5. CD, coffret, critique. GEORG PHILIPP TELEMANN (1681 – 1767). A Portrait (8 cd Ricercar):

CD, coffret, critique. GEORG PHILIPP TELEMANN (1681 – 1767). A Portrait (8 cd Ricercar).



Pour l'année 2017, celle qui marque le 250^e anniversaire de la mort du compositeur, phénix d'Hambourg, Ricercar réédite nombre de ses archives légendaires pour composer un premier coffret des plus réjouissants, démontrant cette excellence musicale dont Telemann est l'insigne garant, opérant avec tact, style, élégance, dans tous les genres connus à son époque ; vrai arbitre du bon goût et génie assuré dans la musique de chambre, concertante, lyrique, sacrée... Les enregistrements regroupés s'étalent sur 30 années d'interprétation et de recherche continue, soit de 1983 à 2013. L'acuité participative, la forte caractérisation individuelle étant les clés d'une écriture qui allie comme peu virtuosité, invention mélodique et profondeur. Parassent donc ici les ensembles Ricercar consort (dont en 1983, Philippe Pierlot et Mark Minkowski...), La Pastorella, Lingua Franca, Eolus, Syntagma Amici, et les solistes Greta de Reyghere, James Bowman et Henri Ledroit, Guy de Mey, Max Van Egmont... [EN LIRE +](#)

Palmarès établi par la Rédaction de CLASSIQUENEWS début juin 2017 : les 5 titres, cd & coffrets événements récemment parus, Les 5 titres cd pour l'été 2017 – dossier palmarès coordonné par Lucas IROM

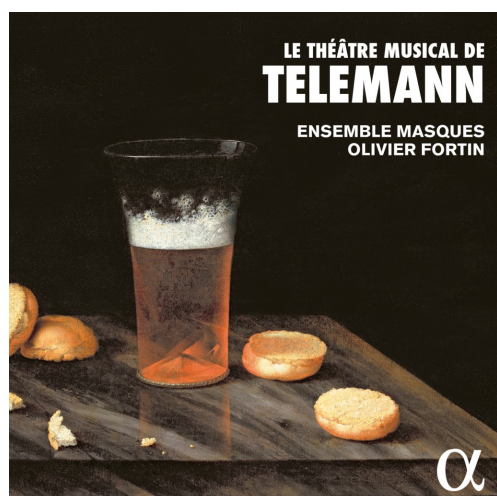
Année Telemann 2017. Bilan des parutions et concerts événements

TELEMANN 2017. Bilan des concerts et parutions incontournables. Quels sont les concerts à ne pas manquer cette année pour l'anniversaire Telemann ? Le génie de Hambourg, qui refusa le poste de directeur de la musique à Leipzig – permettant à Jean Sébastien Bach d'obtenir la fonction, est bien un compositeur clé du baroque européen au XVIII^e. L'égal des plus grands : Rameau, Haendel, Bach donc. Point bilan sur les parutions discographiques et les événements à ne pas manquer pour (re)découvrir l'écriture raffinée, urbaine, virtuose et profonde de Telemann (1681 – 1767)...



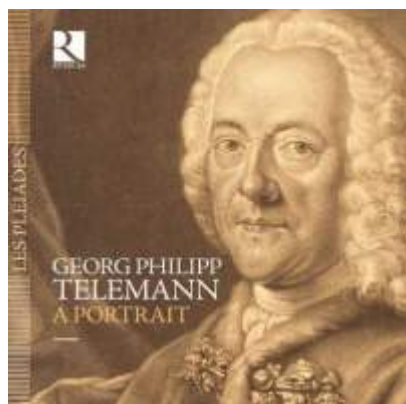
DISCOGRAPHIE TELEMANN 2016 – 2017

Retrouvez ici la sélection des meilleurs enregistrements dédiés à Telemann, rééditions légendaires (comme celle réalisées par Goebel...), ou nouveautés d'une absolue et dépoussiérante fraîcheur... Tous les titres ci dessous ont été distingués par la R2daction de CLASSIQUENEWS et donc ont reçu le CLIC de CLASSIQUENEWS, notre label qualité et excellence...



CD, événement. Compte rendu critique.
Georg Philipp Telemann (1681-1767) :
Le théâtre musical de Telemann. Les
Masques. Olivier Fortin, direction (1
cd Alpha). En préambule à l'année Telemann (LIRE notre dossier spécial Telemann : 2017, 250 ans de la mort de Telemann), voici un excellent disque qui révèle le raffinement dramatique du compositeur baroque, et

simultanément le geste toute sensualité, souplesse, élégance de superbe instrumentistes sur boyaux d'époque, l'Ensemble Masques, réunis autour du claveciniste Olivier Fortin. Rien ne laisse supposer cette peinture flamboyante des passions de l'âme qui s'offre à nous ici, dans une intensité réfléchie, juste, filigranée, d'une fulgurante d'intonation... réellement éblouissante : le son des Masques est remarquable de grâce naturelle, d'expressivité nuancé, de pudeur onirique. Le verre de mousseux, les scones tranchés qui paraissent sur la couverture de ce disque exceptionnel (Nature morte du XVII^e français ou hollandais? voire flamand car ce verre pourrait bien-être de bière?), traduisent par leur austérité savante, et a contrario de la sévérité générale de la peinture, les splendeurs orfèvrées d'un collectif qui maîtrise admirablement l'art de la conversation instrumentale, où les seules cordes sollicitées produisent des effets saisissants. [LIRE notre](#)

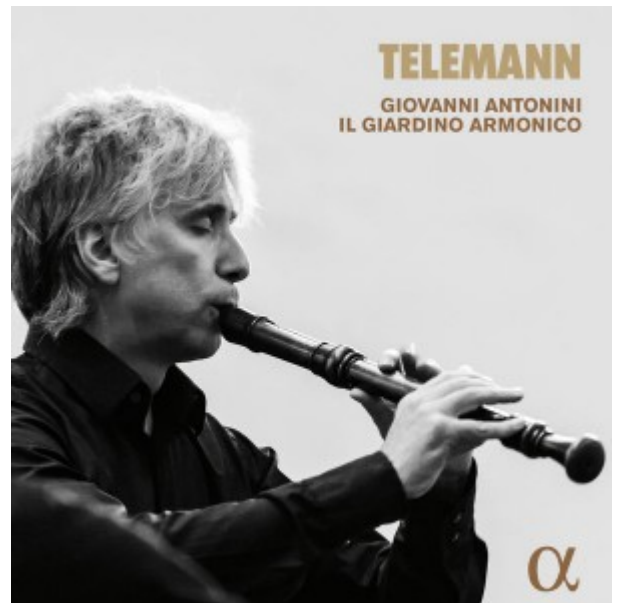


CD, coffret, critique. GEORG PHILIPP TELEMANN (1681 – 1767). A Portrait (8 cd Ricercar). Pour l'année 2017, celle qui marque le 250^e anniversaire de la mort du compositeur, phénix d'Hambourg, Ricercar réédite nombre de ses archives légendaires pour composer un premier coffret des plus réjouissants, démontrant cette excellence

musicale dont Telemann est l'insigne garant, opérant avec tact, style, élégance, dans tous les genres connus à son époque ; vrai arbitre du bon goût et génie assuré dans la musique de chambre, concertante, lyrique, sacrée... Les enregistrements regroupés s'étalent sur 30 années d'interprétation et de recherche continue, soit de 1983 à 2013. L'acuité participative, la forte caractérisation individuelle étant les clés d'une écriture qui allie comme peu virtuosité, invention mélodique et profondeur. Parassent donc ici les ensembles Ricercar consort (dont en 1983, Philippe Pierlot et Mark Minkowski...), La Pastorella, Lingua Franca, Eolus, Syntagma Amici, et les solistes Greta de Reyghere, James Bowman et Henri Ledroit, Guy de Mey, Max Van Egmont... [CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017](#)

CD, compte rendu, critique.
TELEMANN : oeuvres concertantes pour flûte, deux chalumeaux... Il Giardino Armonico. Giovanni Antonini (1 cd Alpha). Voici en cette fin d'année 2016 et préluant à l'année Telemann 2017 (250ème anniversaire de la mort : [LIRE notre dossier spécial Telemann 2017](#)), un

disque miraculeux, dédié aux talents multiples du compositeur de Hambourg, lequel dans sa biographie paru dans la ville hanséatique en 1740, alors qu'il en est le directeur de la musique, c'est l'un des postes les plus enviabiles en Europe-, précise qu'il a « *appris avec enthousiasme à jouer des instruments à clavier, du violon, de la flûte. Et à présent, je me consacre à l'apprentissage du hautbois, de la flûte traversière, du chalumeau, de la viole de gambe et même de la contrebasse et du trombone* ». Rien de moins. Telemann doué en tout, accomplit des trésors d'inspiration et de raffinement, maître incontesté de l'écriture pour chacun des instruments. [EN LIRE +](#)



agenda / concerts 2017

Festival baroque de Tarentaise, les 7 et 8 août 2017 : TELEMANN par Fabien Armengaud et l'Ensemble Sébastien de Brossard. Voici un

programme majeur à ne pas manquer parmi les nombreuses célébrations Telemann (1681 – 1767) en France, pour l'anniversaire 2017 (250 ans de la disparition). Les spectateurs en Tarentaise peuvent mesurer la qualité d'un ensemble rare, aux dispositions chambristes exceptionnelles comme l'a récemment démontré le premier album de l'Ensemble Sébastien de Brossard, dédié aux motets (à 3 voix d'hommes) peu connus de Clérambault. Un choix de répertoire qui surprend s'agissant d'oeuvres inconnues et que seul Fabien Armengaud a eu le choix judicieux d'exhumer. Pour Telemann, les interprètes défendront la même implication collective, à la fois sobre, intense, d'un grand relief expressif, avec la voix naturellement... [EN LIRE +](#)



LIRE aussi [notre dossier sur Telemann 2017](#), une année de célébrations en Allemagne. L'ANNEE TELEMANN 2017. Pour 2017, plusieurs villes allemandes forment réseau pour



célébrer l'anniversaire du compositeur baroque Telemann (1681 – 1767). De son vivant, Telemann était le plus célèbre des musiciens vivants. Le 25 juin 2017 marquera le 250ème anniversaire de sa mort. Telemann est non seulement plus connu que Jean-Sébastien Bach au XVIIIè, mais il égale le Cantor de Leipzig par la qualité de son écriture et une pensée musicale aussi universelle que son

contemporain. Aussi poétique que Haendel, même s'il n'écrivit pas autant d'opéras que le Saxon. Nonobstant, le catalogue de Telemann est très vaste, éclectique, divers, car le compositeur a traité tous les genres, cherchant pour chacun à repousser les limites du cadre habituel. Personnalité appréciée, volontiers convivial, Telemann entretient un réseau de relations et d'amitiés enviabiles dont le nombre de villes germaniques partenaires de son anniversaire en 2017, témoigne. Les cités-étapes collaborent à la célébration en proposant de nombreuses manifestations qui croisent aussi l'anniversaire Telemann et les festivités autour du 500ème anniversaire de la Réforme protestante : Telemann régna en maître incontesté sur la musique liturgique protestante comme aucun autre. [LIRE notre portrait de Telemann \(dossier spécial Telemann\).](#)

CD, compte rendu critique. MENDELSSOHN : Symphonies 1, 2, 3, 4, 5. Chamber Orchestra of Europe. Yannick Nézet-Séguin,

direction (3 cd DG Deutsche Grammophon)

CD, compte rendu critique. MENDELSSOHN : Symphonies 1, 2, 3, 4, 5. Chamber Orchestra of Europe. Yannick Nézet-Séguin, direction (3 cd DG Deutsche Grammophon). Plus à son aise grâce au relief des voix et dans une construction fragmentaire par épisodes caractérisés, le chef vedette Nézet-Séguin suscite ici quelques réserves voire limites



dans sa direction purement symphonique. Et s'il était meilleur chef lyrique que symphonique ? Cette intégrale captée à Paris des opus de Mendelssohn (Symphonies 1-5) tend à le démontrer : vision globale brillante mais routinière (exploitant bien il est vrai les qualité chantantes et de solistes du Chamber Orchestra of Europe) et heureusement, meilleure n°2 (symphonie cantate avec solistes et chœur, d'autant plus intéressante qu'elle est mail connue – mais ses effectifs requis ne la rendent-ils pas difficile à réaliser ?).

Excès démonstratif ?

Avouons que les deux premières Symphonies 1 et 3 (dite « Écossaise » de 1842) ne décollent pas, relevant d'une honnête lecture, parfois scolaire. Les choses s'affirment plus

nettement en nervosité et en vigueur comme en dramatisme, avec cette élégance qui n'écarte pas une certaine classe virile, très mendelssohnienne, avec le CD2 et cette Symphonie oratorio / symphonie Cantate n°2 « Lobgesang » / Chant de louange / hymne pour la paix. Toute la tendresse fraternelle d'un Mendelssohn européen, digne successeur de Beethoven (dont il partage d'une certaine manière le muscle) et des Lumières s'affirme dans ce format souvent puissant et éperdu (le Schumann des oratorios dont La Péri, ou Le Pèlerinage de la rose ne sont pas loin de cet esprit de proclamation de plus en plus lumineuse). Yannick Nézet-Séguin ajoute à une belle énergie souvent détaillée (le directeur lyrique n'est pas absent ; il sera d'ailleurs bientôt directeur musical du Metropolitan de New York), où percent et s'expriment avec beaucoup de caractère le chant des instruments solistes : cors, trombones, clarinette (fin de l'entrée maestoso), ou hautbois dans l'allegretto qui suit... ; chaque épisode est riche en subtilités et transparence, motricité rythmique, beau galbe dynamique ; toujours, le chef soigne l'expressivité et une fluidité expressive qui s'avère prenante, envoûtante même par ce travail sur le poli et le galbe. Du très bel ouvrage, piloté par une vision qui manque hélas de la vision synthétique d'un architecte dramatique.

La Symphonie n°2 « Lobgesang » est la plus convaincante. Les solistes requis, soit les sopranos **Karina Gauvin** et la jeune et déjà remarquée [Regula Mühlemann \(fine mozartienne, cf son récent disque Mozart édité par Sony\)](#) apporte une indiscutable fragilité humaine à leur duo (avec cor et chœur, andante 5, plage 9). Mais le vibrato parfois écrasé et trop ample de la première s'accorde mal à l'incandescente juvénilité de sa cadette... Comme chez Schumann, Mendelssohn veille à l'équilibre aérien entre les voix, le chœur et la soie orchestrale dont il faut un flux d'une étonnante liquidité. **Daniel Behle** cisèle son abattage et son articulation – un rien martial dans son air soliste: « *Stricke des Todes* » ..., Allegro un poco agitato, 6. La verve et le panache que déploie le chef font merveille dans une partition qui se rapproche du Schumann le plus

dramatique (Genoveva). Les séances d'enregistrement se sont déroulées à Paris (Philharmonie), en février 2016 dans le prolongement des concerts qui en ont été en quelque sorte la chauffe.

La marmite symphonique exhibe une belle fluidité articulée dans le premier mouvement de la Symphonie Italienne n°4, mais le nerf se montre là encore répétitif. L'Andante con moto manque de... mystère dans une tendresse intérieure traitée comme une marche parfois expédiée. La prise soigne le détail des timbres ; la belle vivacité collective. Le brillant parfois clinquant sur l'intériorité d'une pensée juste et poétique. Pour autant est-ce réellement suffisant ? Cet Andante con moto indique les limites d'une lecture admirable de netteté et d'équilibre mais creuse voire artificielle : la facilité technique et mécanique du geste cache mal en définitive l'absence de profondeur et de climats intérieurs qui tempèrent l'esprit de victoire de l'écriture mendelssohnienne : son art ne se réduit pas à un pur jeu formel et trépidant . Dur diagnostic. Même mis en place, rien que... métronomique et même intensité du geste dans le Saltarello. C'est fougueux mais trop démonstratif.

Voilà pourquoi nous attendions le premier Andante d'ouverture de la **Réformation n°5** : dont l'ampleur et la profondeur toute en pudeur convoque là encore la pure effusion et une subtilité mystérieuse qui doit saisir par sa gravité foudroyante. A trop vouloir faire sonner son formidable orchestre (cors, trompettes... les cuivres en général), le chef perd l'ombre, l'étoffe de la suggestion,... là encore l'énigmatique, qui colore toute l'oeuvre de Mendelssohn, sous son entrain lumineux : le surgissement de l'inexprimable, la sidération et la révélation du sublime (ce que Wagner utilisera à la fin du siècle dans Parsifal pour exprimer lui aussi le divin, la manne qui descend sur terre)... hélas, le geste trop puissant, malgré une flexibilité admirable des cordes, bascule dans un bavardage de façade : le brillant coûte que coûte comme s'il voulait délibérément tout gommer en trouble comme en failles

angoissantes : le jeu de la clarinette et des cordes dans l'allegro qui suit, tourne au système, une belle mécanique instrumentalement très polissée, d'une onctuosité séduisante. Ainsi l'intériorité parfois trop explicite de l'Andante, mais le relief hyperintense de la flûte (récitative 3b menant vers le Choral, et son irréprouvable grandeur exclamative) dont le dialogue avec les bois de l'harmonie, amorce le triomphe final et sa fanfare suractive. Problème d'ajustement, de vision et de plan poétique, cette quasi intégrale manque réellement de profondeur et de finesse ambivalentes. Certes énergie et fièvre voire fougue sont bien là : mais dépourvus de gravitas, le geste s'écroule, ennuie, sonne creux. Quel dommage. A chacun de juger selon son exigence dans l'écoute du Mendelssohn symphoniste.

CD, compte rendu critique. Felix Mendelssohn : Symphonies, n°1 ; n° 2 en si bémol majeur, «Lobgesang», opus 52 – Karina Gauvin, Regula Mühlemann (sopranos), Daniel Behle (ténor) ; n° 3 en la mineur, «Schottische» / (Ecossaise), opus 56 ; n°4 (Italienne), n°5 «(Réformation) – RIAS Kammerchor, Chamber Orchestra of Europe, Yannick Nézet-Séguin (direction). 3 cd DEUTSCHGE GRAMMOPHON, live enregistré à Paris, février 2016.

**Compte-rendu, opéra, Metz,
Opéra Théâtre, le 16 juin
2017. Offenbach : Les Contes**

d'Hoffmann. Jacques Mercier / Paul-Emile Fourny



Compte-rendu, opéra, Metz, Opéra Théâtre, le 16 juin 2017. Offenbach : Les Contes d'Hoffmann. Jacques Mercier / Paul-Emile Fourny. Inusables Contes d'Hoffmann, ils résistent à tous les traitements,

toujours bien intentionnés mais aux résultats incertains... L'Opéra-Théâtre de Metz Métropole a choisi la version Oeser, elle-même largement fondée sur les quatre éditions de Choudens dans l'année qui suivit la disparition d'Offenbach et la création de l'ouvrage. Pourquoi n'avoir pas fait appel à Jean-Christophe Keck, dont les écrits et les propositions font maintenant autorité ? Qu'à cela ne tienne, la musique seule importe. La distribution, largement française, doit être le gage du respect de l'esprit qui anime cette œuvre singulière. On connaît Paul-Emile Fourny pour être l'un des rares metteurs en scène qui s'effacent humblement devant les ouvrages qu'ils servent. Enfin, à la direction, un autre serviteur attentionné de la musique française, parfaitement dans son emploi : le chef Jacques Mercier. La soirée s'annonce donc prometteuse.

Le plaisir doit-il soupirer ?

Le rideau ne s'ouvrira qu'après que la Muse – dont la belle robe Empire emprunte la texture et les couleurs – ait chanté ses couplets. Un castelet dans une cour pavée sur laquelle débouche un porche constituera le cadre unique des trois actes. Quelques accessoires, des lumières appropriées, la figuration humaine d'une gondole pour l'acte vénitien suffiront à caractériser le décor de chacun. La mise en scène sage de Paul-Emile Fourny nous vaut de beaux tableaux, ainsi le finale de l'acte d'Antonia, avec la chorégraphie des choristes dans les loges d'avant-scène, ainsi les trois miroirs qui vont traduire la perte du reflet de Hoffmann. Inventive et intelligente, cette lecture surprend aussi parfois par la trivialité gratuite de quelques gestes. La direction d'acteurs ne parvient pas à rendre crédibles quelques personnages, au jeu dramatique déficient. Une surprise : Hoffmann est trompettiste et va improviser en introduisant l'épilogue. Jean-Pierre Furlan, qui le campe, l'enregistre en début de carrière, en 1991. Son engagement est total, constant mais accuse l'âge : non seulement le timbre est altéré, malgré de beaux aigus en force, mais la tension qu'il impose au chant nous laisse mal à l'aise, d'autant que sans le surtitrage ou la bonne connaissance du livret, certaines phrases sont difficiles à comprendre. La routine aurait-elle gommé cette diction française, cet art consommé avec lequel les interprètes du siècle passé nous ravissaient ? La distribution, fidèle aux volontés du compositeur, confie les quatre personnages féminin (Stella et ses trois avatars : Olympia, Antonia et Giulietta) à une seule cantatrice : Norah Amsellem. Rôle écrasant à la fois par l'abondance des numéros, mais surtout par la diversité des registres. Entre le soprano léger d'Olympia, le soprano

lyrique d'Antonia et le soprano dramatique de Giulietta, entre la fraîcheur juvénile de la fille de Crespel et la sensualité brûlante de la Vénitienne vénale, il y a des mondes ; bien rares les interprètes dont la réussite est égale dans chacune de ces figures (Sutherland, Sills et Dessay plus près de nous).

L' Olympia de Norah Amsellem nous laisse perplexe : poupée raide, mécanique, un peu vulgaire, sa composition, tributaire de la mise en scène, et son chant déçoivent. Les vocalises sont savonnées, les traits laborieux. Antonia sera davantage habitée, frémissante, palpitante, résignée. Giulietta vit intensément, avec gourmandise cette existence frivole.

Jordanka Milkova est la révélation de ces Contes d'Hoffmann. Si Offenbach lui accorde peu d'airs (deux pour la Muse, un pour Nicklausse), les récitatifs, les dialogues et ensembles abondent. La mezzo bulgare, dont le français est irréprochable, fait montre de toutes ses qualités vocales et dramatiques tout au long de l'ouvrage. La tessiture est large, avec des graves sonores et des aigus aisés, voix solide avec une belle conduite et une ligne qui n'appellent que des louanges. La légèreté, la vivacité espiègle de l'ange gardien d'Hoffmann sont parfaitement traduits. Un grand bravo ! **Le baryton Homero Pérez-Miranda nous vaut quatre maléfiques adversaires d'Hoffmann** : Le conseiller Lindorf, Coppélius, le marchand d'yeux, le satanique Docteur Miracle et enfin le capitaine Dapertutto. La voix est pleine, sonore, avec un art consommé de la nuance et du legato. La composition souffre seulement de la banalisation de la noirceur des diables tourmenteurs, sans doute un choix de mise en scène. Raphaël Brémard, qui incarne les quatre serviteurs (Andrès, Cochenille, Frantz et Pittichinaccio) est un très beau ténor, à la voix claire, au beau timbre et à la diction parfaite. Nul doute qu'il aurait pu aisément chanter Hoffmann, avec bonheur. De surcroît, son aisance, son jeu dramatique confèrent à ses personnages une présence, une vie qui nous réjouissent. Aucun des petits rôles ne déçoit, si ce n'est le jeu emprunté d'un

Crespel (Luc Bertin-Hugault), peu crédible alors que la figure du père est propre à susciter l'empathie.

Les fréquentes interventions du chœur sont essentielles à l'ouvrage et connaissent ici une dimension rarement rencontrée : Les chanteurs de l'Opéra National de Lorraine (Nancy) se sont associés à ceux de Metz et le résultat est proprement magistral. L'ensemble est toujours précis, juste, nuancé, articulé remarquablement. Toutes les combinaisons offertes par la partition sont autant de moments de bonheur, d'autant que leur présence scénique s'avère idéale. Il est vrai que, ménageant toujours les équilibres, la direction attentive de Jacques Mercier confère au chœur et à l'orchestre un élan, une vie dont le plateau est trop privé. Les couleurs sont idéales. Les valse sont...des valse, dynamiques, élégantes, racées. Il donne à l'acte d'Antonia toute sa transparence, sa fragilité comme sa gravité tragique. Le chef porte à l'incandescence l'acte de Venise, sensuel, bondissant. Les solistes, le violoncelle et le hautbois, sans oublier la flûte et la harpe, répondent parfaitement à nos attentes. Un bilan globalement positif, malgré les faiblesses de certains.

Compte-rendu, opéra, Metz, Opéra Théâtre, le 16 juin 2017.
Offenbach : Les Contes d'Hoffmann. Jean-Pierre Furlan, Norah Amsellem, Jordanka Milkova, Homero Pérez-Miranda, Raphaël Brémard... Orchestre National de Lorraine, Jacques Mercier, direction. Paul-Emile Fourny, mise en scène.

Vosges du Sud : Festival

Musique et Mémoire

VOSGES DU SUD (70). 24ème Festival Musique et Mémoire, du 15 au 30 juillet 2017. Dans les Vosges du Sud, un festival passionnant vous attend, du 15 au 30 juillet 2017 soit la deuxième quinzaine de juillet : une offre unique en Europe pour s'immerger au cœur des Vosges saônoises, bercés, étonnés, surpris, par une programmation riche et singulière, en nouvelles expériences baroques. **Musique et Mémoire** est une scène résolument baroque à nulle autre pareille qui ne cesse d'explorer les esthétiques des XVII^e et XVIII^e, entre France, Italie, pays germaniques. Grâce à l'intuition sûre de Fabrice Creux, directeur du Festival (et aussi son créateur), Musique et Mémoire sait cultiver le risque voire l'audace en commandant aux artistes en résidence de nouveaux programmes. C'est à chaque édition, une traversée unique et féconde, qui n'est pas liée à un site unique comme beaucoup d'autres festivals en France, mais une offre qui rayonne sur le territoire saônois, entre étangs et églises patrimoniales, une occasion de vivre et revivre l'enchantement et la vitalité des écritures baroques selon un rythme désormais bien identifié : 3 week ends ouvragés avec intelligence et gradation, 3 ensembles en résidence portés par l'exigence de l'expérimentation et de l'accomplissement. Du dialogue, du partage. Cet été, inaugurant le nouveau cycle de concerts et de rencontres, les festivaliers retrouvent pour les 5 premiers jours (les 15, 16 puis 19, 20 et 21 juillet), le trio emblématique **Les Timbres**, capables de stimuler et produire la complicité récréatrice en s'associant de nombreux complices (et aussi de nouveaux timbres comme le baryton vocal de Marc Mauillon...); Puis les 22 et 23 juillet, Musique et Mémoire accompagne le fabuleux ensemble de



Lionel Meunier, Vox Luminis dans Haendel, et les cordes de La Rêveuse qui fête non sans raison le génie de Telemann, mis à l'honneur en 2017 ; c'est la poursuite également du geste d'Alia Mens dans la constellation Bach (cantates et pièces instrumentales dont les Brandebourgeois... Voici caractères défricheurs, tempéraments audacieux et temps forts de l'édition 2017, présentée en [3 étapes successives, complémentaires, du 15 au 31 juillet 2017, au Pays enchanteurs des « 1000 étangs »](#) (VOSGES DU SUD, 77).



Musique Mémoire

SCÈNE BAROQUE VOSGES DU SUD



Festival Musique et Mémoire 2017

24^e édition, du 15 au 30 juillet
Vosges du Sud

La billetterie est ouverte

Charmant à l'église St Georges de Faucogney, fantastique à l'église Notre-Dame de l'Assomption de Servance, savoureux à l'écomusée du Pays de la Cerise à Fougerolles, raffiné au chœur roman de Melisey, intense à l'église St Martin de Lure, galant à la chapelle St Martin de Faucogney, profond au temple St Jean de Belfort, virtuose à l'église de St Barthélemy, puissant à la basilique St Pierre de Luxeuil-les-Bains, étourdissant à l'église luthérienne d'Héricourt ...

Le festival Musique et Mémoire déploie au cœur des **Vosges du Sud** un tourbillon de sensations et d'émotions.

Feuilletez virtuellement la brochure de présentation en suivant ce [lien](#)

Coupon de réservation en suivant ce [lien](#)

Billetterie en ligne en suivant ce [lien](#)



Toutes les informations pratiques, le détail des programmes et les modalités de réservation / organiser votre séjour en Haute-Saône et dans les Vosges saônoises, sur [le site du Festival Musique & Mémoire 2017](http://www.musetmemoire.com/index.php), festival incontournable des VOSGES DU SUD (70).

<http://www.musetmemoire.com/index.php>

(RE)DÉCOUVRIR le festival Musique et Mémoire 2016 : les 400 ans de Johann Jacob Froberger, génie du premier baroque entre France et terres germaniques, décédé sur le territoire vosgien, compositeur diplomate, virtuose du clavier et génie musical européen... Au cours de cette édition remarquable (juillet 2016), le Festival Musique et Mémoire a démontré l'enracinement local d'une tradition musicale forte, capable dans le cas de Froberger dont il était le seul en France à célébrer la valeur et l'oeuvre inclassable, de synthétiser tous les styles à son époque (italien, germanique, français, anglais), réalisant in situ une pensée et une réflexion critique sur le fait et le geste musical dont le Festival est l'héritier aujourd'hui... Edition événement avec le concours de l'ensemble en résidence Les Cyclopes [REPORTAGE VIDEO exclusif : les 400 ans de Froberger au Festival Musique et Mémoire 2016...](#)

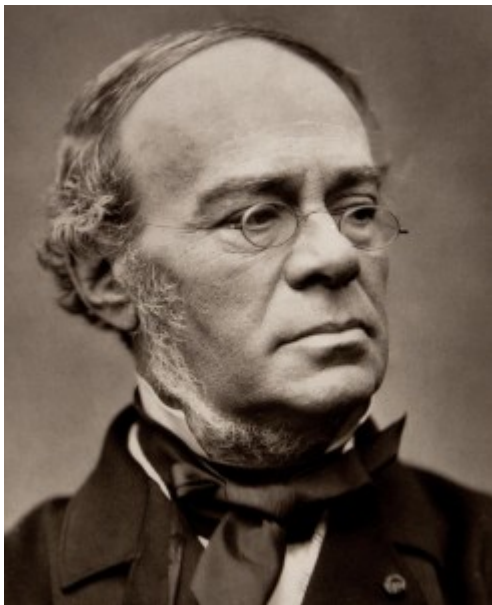


REPORTAGE VIDÉO. Le Festival MUSIQUE & MÉMOIRE 2016 : les 400 ans de Froberger.

Les Cyclopes à Musique et Mémoire. Les Cyclopes, ensemble instrumental et vocal codirigé par Bibiane Lapointe (clavecin) et Thierry Maeder (orgue) enrichissent davantage la réussite du projet artistique façonné édition par édition par le directeur du Festival, Fabrice Creux. En juillet 2016, célébration légitime et unique en France, du génie de **Johann Jacob FROBERGER**, décédé sur le territoire (Héricourt), dont 2016 marquait les 400 ans. Reportage exclusif : pourquoi fêter Froberger ? Qui était-il ? Quelle est la singularité de sa musique ? et dans quel contexte a t elle été composée ? Le compositeur diplomate, d'une stature européenne méritait bien cet éclairage unique à



Compte rendu critique, opéra en concert. PARIS, TCE, le 7 juin 2017. HALEVY : La Reine de Chypre. Gens, Dupuis, Niquet



Compte rendu critique, opéra en concert. PARIS, TCE, le 7 juin 2017. HALEVY : La Reine de Chypre. Gens, Dupuis, Niquet. Avec Meyerbeer, génie lyrique autrement plus cohérent, Halévy a marqué la scène romantique française à l'époque du grand opéra où l'éclectisme néohistorique et post classique étaient de mise pour renouveler le portrait des protagonistes, éprouvés dans le souffle de l'histoire collective.

Cette *Reine de Chypre*, décidée opportunément, marque la lente résurrection sur la scène de Halévy, après le [dvd Clari \(où brillait en 2008, le diamant vocal et dramatique de l'ensorceleuse et amoureuse Cecilia Bartoli\)](#), après [La Juive, récemment jouée à l'Opéra du Rhin...](#) Alors que vaut cette *Reine de Chypre* de 1841? Préparée certainement avec le sérieux requis, la production n'est pas la réussite attendue, loin de là. La direction musicale et l'absence d'un vrai ténor, digne

du chant français (à croire qu'en France, en cas de désistement, il n'existe aucun ténor digne d'un tel rôle, ce malgré l'essor du chant lyrique actuel?), atténuent considérablement l'enthousiasme final.

Les flons flons et facilités qui émaillent la partition, assez conforme et prévisible finalement, indiquent une partition qui n'est pas le chef d'oeuvre annoncé. Certes on note l'engagement de l'équipe artistique autour du chef, partenaire familial de l'exercice, d'une nervosité parfois tendue qui ne manque pourtant jamais d'énergie démonstrative (à son crédit citons entre autres, quoique déjà « anciennes », [d'époustouflantes cantates de d'Ollone, premier prix de Rome](#)-, et un [Dimitri \(1876\) du wagnérien Joncières](#) (2014)... qui en leur temps – passé?-, savaient être autrement plus fluides, onctueux, brillamment articulés. On ne dira pas pour autant comme certains que sa direction surligne la pompe inscrite dans la musique, mais souvent, – triste faille, le geste et la compréhension générale, manquent singulièrement de nuances. Et l'opéra romantique français en souffre ; il en sort, écrasé, comme assassiné sous son image de gigantisme ampoulé. AU sortir de la soirée en demi teintes, pas sûr que les spectateurs aient été charmés par une recreation « prometteuse » et les atours du grand opéra romantique français...

Dans l'attente du disque, un concert déséquilibré qui

manque de nuances...

Ici, osons dire que l'approche frise la lecture à vue, en particulier pour le ténor qui a été choisi, malheureusement après une suite d'annulations (Marc Laho puis Cyrille Dubois sollicités tour à tour, ont dû renoncer), au dernier moment. Or en Coucy, l'amant de Catarina Cornaro, il s'agit bien du personnage clé de l'opéra d'Halévy : y brillait comme nul autre, en partie pour son fameux ut de poitrine, le fameux ténor vedette Duprez .

S'il n'était pas le premier rôle de l'ouvrage, le concert eut été passionnant. Mais voix frêle souvent absente, aigus tirés et articulation incertaine, **Sébastien Droy** n'était pas à son affaire. On présume alors ce qu'aurait pu exprimer dans un rôle primordial, un ténor comme Michael Spyres (heureux nantais et angevins qui l'entendront en septembre prochain dans [le Faust de Berlioz, les 15 et 23 septembre précisément](#) : événement de la rentrée lyrique) : l'américain illumine actuellement la scène par son timbre de grande classe, une subtilité alliée à une technique flexible et rayonnante. D'une partition qui se passe à Venise, le chef souligne surtout l'ampleur et la puissance d'une écriture qui veut plaire et séduire plutôt que toucher et émouvoir.

Privé d'un vrai grand ténor, la partition de la Reine de Chypre reste déséquilibrée. C'est d'autant plus navrant que la soprano vedette, présentée comme un bel argument, **Véronique Gens (Catarina Cornaro)** assoit là encore son timbre racé, de tragédienne distinguée dans le rôle titre (bien qu'elle n'a pas le mezzo probablement plus ample que la créatrice Rosine Stoltz). Ainsi se concrétise le destin d'une femme amoureuse (du chevalier français, Gérard de Coucy), obligée par les Doges vénitiens d'épouser le futur roi de Chypre (Lusignan) : le devoir plutôt que le sentiment. Tension propre au drame français style « grand opéra ». Spectacle consternant que ses

duos amoureux avec Coucy... lequel se cherche encore une couleur, une présence dans une partition qui l'a totalement dépassé... Catarina ne devient effectivement Reine qu'au Vème acte : elle peut alors écraser la puissance vénitienne qui l'avait entraver, et offrir à son peuple liberté et dignité. Et aussi recouvrer son amour ancien pour Coucy, devenu entre temps chevalier de Malte... Contrairement à Meyerbeer qui ne transige jamais si'il faut tuer ses héros (cf Le Prophète, bientôt sur la scène du Capitole à Toulouse), Halévy préfère adoucir la veine sombre, grave, tragique, quitte à en diluer l'impact terrifiant.

Aux côtés de Gens, on repère l'intrigant et fourbe Mocenigo (**Eric Huchet**, bras armé de la Sérénissime) ; l'excellent baryton **Etienne Dupuis** (déjà remarqué dans Thérèse de Massenet il y a quelques années à Montpellier), Lusignan tendre donc humain, mais aussi formidablement intelligible, et d'une élégance naturelle, à mille lieues du chant imprécis de Droy. Les tableaux collectifs, eux, bénéficient de l'articulation du **Chœur de la radio flamande**, toujours très convaincant. Mais tous pâtissent du déséquilibre préalablement regretté. Une résurrection en forme de déception. Mais le disque annoncé dans la foulée devrait réparer ce concert à demi réussi. A suivre.

Compte rendu critique, opéra en concert. PARIS, TCE, le 7 juin 2017. HALEVY : La Reine de Chypre. Gens, Dupuis, Niquet. En version de concert.

HALEVY : La Reine de Chypre

Opéra en cinq actes, livret de Jules-Henri Vernoy de Saint-Georges

Créé à l'Académie royale de musique le 22 décembre 1841

Catarina Cornard : Véronique Gens

Gérard de Coucy : Sébastien Droy

Jacques de Lusignan : Etienne Dupuis
Andrea Cornard : Christophoros Stamboglis
Mocenigo : Eric Huchet
Strozzi : Artavazd Sargıyan
Un héraut d'armes : Tomislav Lavoie

Chœur de la Radio flamande
Orchestre de chambre de Paris
Hervé Niquet, direction

LILLE PIANO(S) FESTIVAL : 3 jours fous



LILLE PIANO(S) FESTIVAL : 9,10,11 juin 2017. Mozart est comme le parrain du 14^e Festival de piano à Lille : le **LILLE PIANO(S) FESTIVAL**, les 9, 10 et 11 juin 2017. A nouveau c'est un condensé d'expériences musicales destinées au plus grand nombre, (dont les enfants particulièrement gâtés), soit plus de 30 concerts dans plusieurs lieux de Lille et du territoire, en 1 seul Week end vendredi 9, samedi 10 et dimanche 11 juin 2017. La diversité, les rencontres, la transversalité sont

à l'affiche d'un bain unique de musique, dans le nord de la France. Tous les genres sont concernés : concertos, récitals, spectacles jeune public, piano bar, improvisations, musique classique, jazz et tango ; les dispositifs sont aussi

innovants, audacieux, promesses de métissages sonores décoiffants : ainsi, Thomas Enco croise et dialogue avec les univers de Ismaël Margain et de la percussionniste Vasselina Serafimova ; au registre du jazz aussi, le trompettiste David Enco retrouve l'Amazing Keystone Big Band dans Le Carnaval des animaux de Saint-Saëns..., c'est également l'accordéoniste Vincent Lhermet qui chante avec la viole de gambe...). Les festivaliers et spectateurs participent à un véritable kaléïdoscope musical. Orchestré en complémentarité avec la phalange lilloise, le festival permet pendant 3 jours à l'ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE de vivre au rythme du piano. La forme concertante est donc aussi fêtée, abordée, sublimée (Concertos pour piano de Mozart, Prokofiev, Poulenc... , Rhapsodie sur un thème de Paganini de Rachmaninov, .

3 JOURS d'invention et d'audace / Le clavier dans tous ses états et sur tous les fronts de l'expérimentation... Tous les claviers sont invités : donc déjà cité, l'accordéon magicien. Les amateurs de pianos enchanteurs, narrateurs, oniriques retrouvent cette année : Stephen Hough, Elena Bashkirova, Nicholas Angelich, sans omettre Nelson Goerner, Philippe Bianconi, le suédois adepte de Philip Glass Vikingur Olafsson, entre autres ; et de nouveaux tempéraments à suivre, Teo Gheorghiu, Takuya Otaki... certains déjà identifiés tel Lucas Debargue (récital Schubert, Szymanowski). En 2017, LILLE PIANO(S) Festival innove, surprend, expérimente. A LILLE, pendant 3 jours du vendredi 9 juin au dimanche 11 juin 2017. Festival « CLIC de CLASSIQUENEWS », cycle événement.

Toutes les infos et les modalités de réservation sur le site

[LILLE PIANO\(S\) FESTIVAL](http://lillepianosfestival.fr/2017/)

<http://lillepianosfestival.fr/2017/>